

Édito

Patriarcat, capitalisme et appropriation de la nature

Lucile Ruault, Ellen Hertz, Marlyse Debergh,
Hélène Martin et Laurence Bachmann

*Man made the cars to take us over the road,
Man made the train to carry the heavy load,
Man made the electric light to take us out of the dark,
Man made the boat for the water, like Noah made the Ark.
This is a man's, man's, man's world,
but it wouldn't be nothing, without a woman or a girl.*

James Brown, «It's a Man's, Man's, Man's World»

Quand James Brown, le fameux bluesman guère connu pour ses engagements féministes, chante ce « monde d'hommes », nous, féministes, ne pouvons qu'être d'accord – mais à notre manière. Les hommes ont produit en masse les voitures – et le CO₂ qu'elles émettent –, dessiné les trains et les bateaux qui sillonnent la planète – et transportent des biens de consommation à bas prix économique, mais à haut coût environnemental –, apporté la lumière électrique – et son cortège de déchets nucléaires. Mais ce monde dans lequel nous vivons n'aurait pas de sens sans ce supplément d'âme – et de travail gratuit – que représente « une femme ou une fille ». Pour sûr, rapports de production, rapports d'appropriation et rapports de sexe sont intimement liés, c'est l'objet de ce *Grand angle* sur l'Androcène.

De l'Anthropocène à l'Androcène

Avec ce numéro, *Nouvelles Questions Féministes* souhaite explorer les relations entre modernité industrielle, destruction environnementale et patriarcat. Nous partons d'une analyse critique du terme « Anthropocène », lequel

visé à rendre compte d'une nouvelle époque géologique dans laquelle serait entré le système Terre à cause de « l'humanité » (*anthropos*). Qu'on la date de l'invention de la machine à vapeur, de la fin de la Seconde Guerre mondiale, de l'invention du feu ou de la colonisation des Amériques, cette nouvelle époque géologique se caractériserait par l'influence décisive de l'activité humaine sur l'évolution de la biosphère.

Le concept d'Anthropocène a une histoire chahutée, dont même le début est introuvable puisque plusieurs personnes seraient les premières à l'avoir pensé, avant qu'un chimiste étatsunien le popularise en 2000. Sa définition et sa validité continuent de faire l'objet d'un important débat dans la communauté scientifique, notamment mené par l'Anthropocene Working Group (collectif interdisciplinaire créé en 2009) ; l'incertitude marque donc au premier chef les sciences naturelles, qui s'interrogent sur les formes de preuve, les tentatives de datation et les dynamiques précises de cette nouvelle ère. Du côté des sciences humaines et sociales, des chercheur-e-s ont montré que la conception de l'humanité indifférenciée sous-entendue par l'Anthropocène masque en réalité un ensemble identifiable d'institutions et d'acteurs inscrits dans des systèmes d'inégalités. Les critiques se sont donc attachées à définir cet *anthropos* indistinct pour lui substituer d'autres préfixes, tout en gardant le suffixe géologique (-cène).

Déjà en 1962, dans *Le Printemps silencieux*, Rachel Carson a souligné le rôle de l'industrie, des guerres, des sciences et des techniques dans l'effondrement environnemental en cours. Des auteur-e-s ont approfondi ces observations, en se concentrant sur la responsabilité du capitalisme et en proposant la notion de « Capitalocène » pour caractériser de manière plus juste l'époque contemporaine (Malm, 2017). D'autres ont insisté sur les origines occidentales, avec le terme « Anglocène », qui fait ressortir en particulier la contribution dominante de l'Angleterre aux émissions de CO₂ (Bonneuil et Fressoz, 2013). D'autres encore ont attiré l'attention sur les liens entre colonialisme, extractivisme et racisme, c'est-à-dire des dynamiques socio-économiques qui ont précédé et rendu possible la « Révolution » industrielle, avec notamment la mise en place du système des plantations au XVIII^e siècle. Avec des termes comme Chthulucène (Haraway, 2015), Plantationocène (Tsing, [2015] 2017), Thermocène, Thanatocène, Phagocène, Agnotocène, etc. (Bonneuil et Fressoz, 2013), elles et ils proposent d'historiciser les dynamiques de l'Anthropocène. En invitant à cerner plus précisément des acteurs (individuels et collectifs) et leurs responsabilités historiques dans la dégradation généralisée des milieux de vie, ces auteur-e-s mettent l'accent sur les plus riches des riches, sur les industriels occidentaux et sur les Blancs – à la lumière des analyses du racisme environnemental.

Or, dans ce foisonnement de termes et des apports analytiques que chacun d'eux fournit, il nous semble avoir perçu un grand absent : l'Androcène. Poser ce concept comme titre de notre numéro ne vise pas à

rejoindre à notre tour la farandole notionnelle, avec l'objectif d'imposer le genre comme unique grille de lecture de la catastrophe environnementale actuelle. Notre titre est plutôt à comprendre comme une provocation face à l'oubli d'un autre système de domination – le patriarcat. En effet, cet oubli marque la plupart des analyses de l'Anthropocène, à l'exception notable de Giovanna Di Chiro (2017 : 488), qui emploie le concept de « White (M)Anthropocene » afin de révéler les liens entre destruction environnementale et masculinité blanche. Une provocation donc pour stimuler les débats, trop rares à notre goût dans le monde francophone, en comparaison du dynamisme des recherches en langue anglaise qui articulent depuis plusieurs décennies les études environnementales, décoloniales et de genre. Ainsi, ce numéro mobilise la notion d'Androcène afin de rendre visible ce que le monde académique ainsi que de larges fractions du mouvement écologiste, tendent à ignorer : le genre de l'Anthropocène.

Les apports de l'écoféminisme

Parallèlement à la place croissante que prend la question climatique dans les mouvements sociaux autant que dans les débats en sciences sociales, nous assistons aujourd'hui à un regain d'intérêt pour les pensées écoféministes¹. Des nouveaux écrits en études féministes portent sur les formes de mobilisations du féminisme environnemental et sur les figures précurseuses de l'écoféminisme. Ils théorisent par ailleurs les manières dont se conjuguent l'exploitation de la nature appréhendée comme ressource (extractivisme) et l'exploitation des corps des femmes, et mettent en évidence les rencontres et rendez-vous manqués entre mouvements des femmes et écologie politique. À cet égard, l'analyse que fait Catherine Larrère (2015) du slogan « Nous sommes la nature » en tant que stratégie de retournement du stigmaté est enthousiasmante. Pour cette philosophe, le slogan est à entendre comme la volonté de retirer « le monopole de la nature aux dominants », en contestant sa définition naturaliste et capitaliste au profit d'une approche de la nature comme un système d'interrelations entre les vivant-e-s.

La définition dominante de la nature relève en effet du modèle dualiste qu'a produit la modernité occidentale : la nature, « matière inerte, muette, passive, appréhendée suivant un modèle mécaniste » (Pruvost, 2019 : 37), est opposée à la culture, qui peut (doit) la domestiquer ; et, poursuit Geneviève Pruvost, « puisque la nature est morte, s'ouvre la voie de l'exploitation rationnelle des ressources naturelles qui n'est pas dissociable d'une domination croisée de race, de classe et de sexe par les hommes blancs européens ». L'opposition nature/culture s'accompagne d'autres couples d'opposition et

1. Notons par exemple la publication récente (2019) du n°42 de *Travail, genre et sociétés*, « Pratiques écoféministes », dont Anna Berrard présente un compte rendu dans ce numéro.

d'asymétrie (femme/homme, corps/ esprit, sauvage/civilisé, en développement/développé, enfant/adulte, etc.), où le pôle naturalisé est dévalué, altéré et exploité au nom même de son propre bien. Il s'agit alors de subvertir ces dualismes et de les dénoncer comme une construction particulière (et particulièrement néfaste) servant « les ambitions dominatrices des *“bourgeois conquérants”*, blancs, mâles, européens » (Larrère, 2015 : 108).

Sortie telle une révélation d'un remue-ménages lors d'un comité de rédaction de *Nouvelles Questions Féministes*, la notion d'Androcène apparaît en fait sous d'autres appellations dans des travaux écoféministes. Par exemple, dans la préface d'une réédition d'un texte majeur de Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Myriam Bahaffou et Julie Gorecki (2020 : 8) emploient le concept d'Androcène en expliquant que « si les écosystèmes sont détruits, si les réfugié·e·s climatiques abondent, si la sixième extinction de masse est avérée, ce n'est pas la faute d'une humanité indéterminée, mais bien celle d'un petit groupe de gouvernants et des sociétés patriarcales-capitalistes qui en découlent ». De surcroît, les penseuses emblématiques de l'écoféminisme renouvellent de façon radicale les débats actuels sur l'Anthropocène, y compris à travers des écrits précédant pourtant l'émergence de ce concept, comme le défend Jean-Baptiste Vuillerod dans ce numéro. Ainsi, les perspectives féministes de Maria Mies, de Carolyn Merchant, de Silvia Federici, de Rosemary Radford Ruether et de Val Plumwood qu'il analyse décalent complètement le fameux débat sur la datation de l'Anthropocène – lequel conduit bien souvent à se focaliser sur les effets quantifiables et les causes technologiques de la hausse des rejets de gaz à effet de serre – en explorant plutôt les structures de domination et d'appropriation patriarcales qui, de bien plus longue date, fondent le rapport instrumental de l'espèce humaine à la nature et sa destruction du vivant.

L'entrée par le patriarcat : des conséquences aux causes

Les recherches de féministes et d'écoféministes ont montré depuis un certain temps déjà l'impact disproportionné des désastres et changements climatiques sur les femmes et d'autres catégories sociales dominées (Denton, 2002 ; MacGregor, 2010 ; Terry, 2009), faits que semblent aujourd'hui reconnaître les organisations internationales (voir ONU, 2010 ; GIEC, 2014 ; ONU Femmes, 2016). Cependant, comme le souligne Bob Pease (2016, traduction dans ce numéro), « une grande partie de la recherche analysant l'impact du changement climatique sur les populations vulnérables – y compris les femmes et les communautés pauvres du Sud – n'aborde pas les rapports de pouvoir et les discours patriarcaux qui influencent le cadrage du changement climatique, décrit comme un problème scientifique qui serait sans rapport avec le genre ». Au contraire, le discours officiel sur le sujet « genre et changement climatique » tend à ignorer, voire à invisibiliser la part active

prise par les hommes dans ce problème au caractère systémique, en comprenant le terme « genre » comme un équivalent de « femmes » et en se concentrant ainsi sur les conséquences plutôt que sur les causes du problème (MacGregor, 2010).

Décalant le regard de celles et ceux qui subissent l'altération des conditions environnementales, ce dossier thématique porte la focale sur les acteurs qui sont responsables de cette dégradation, sur ceux qui en ont le plus bénéficié – et qui continuent d'innover en la matière. Il s'agit d'explorer la centralité du patriarcat, ses modalités d'action et de pensée à l'œuvre dans ce changement global. Dans quelle mesure les rapports de sexe structurent-ils la transformation de l'environnement en ressources exploitables ? Que partagent donc les hommes qui peuplent le présent numéro : les businessmen bruxellois collectionneurs de voitures, les détenteurs du capital des classes aristocratiques et bourgeoises de l'Angleterre du XVII^e siècle, l'excentrique Elon Musk aux projets interplanétaires délirants, ou encore la figure du gentleman savant dominant la science contemporaine ? Comment idéologies patriarcales, technoscientifiques et industrielles s'articulent-elles ? Quels liens établir avec l'étude des hommes et des masculinités (*Men and masculinity studies*) ? Comment se fait-il que les « solutions » au dérèglement climatique que défendent des géo-ingénieurs prennent si souvent la forme de récits héroïques quasi mythologiques ? À la manière d'un Prométhée volant le feu de l'Olympe pour l'apporter aux hommes (*sic*), ces récits déploient la création solitaire d'immenses projets d'intervention dans l'atmosphère visant à produire des dérégulations et re-régulations planétaires. Du côté des récits « collapsologiques », on retrouve également un certain discours masculiniste qui reproduit un imaginaire de l'isolement, de l'aventure et du chacun-pour-soi, entre campement scout et stage survivaliste.

Mais alors, étudier l'Androcène serait-il une énième façon de trouver des responsables ? À cette question, nous livrons deux réponses. La première est qu'identifier les groupes sociaux instigateurs de phénomènes aussi gigantesques et destructeurs nous semble constituer un enjeu majeur du point de vue de la répartition des responsabilités morales, mais aussi, plus concrètement, des coûts économiques de ces « externalités » – pour reprendre le langage expert. D'ailleurs, les assureurs et réassureurs ne font rien d'autre quand ils calculent les coûts et les responsabilités en matière de catastrophes naturelles (Angeli Aguiton, 2018). Notre deuxième réponse est que tant que les analyses dominantes continueront d'ignorer qu'à la tête des institutions, des organisations, des recherches et des armées qui ont initié le basculement climatique se trouvaient exclusivement des hommes, et donc tant qu'elles évacuent les structures de pouvoir qui sous-tendent ces mécanismes, elles demeureront impuissantes quant aux issues à envisager. Revenir aux racines du problème et s'intéresser à ses causes est indispensable pour savoir quoi et qui cibler, comment caractériser le système à l'origine de l'Anthropocène, quelles attitudes et quelles politiques modifier pour arrêter le saccage.

De multiples déclinaisons de la masculinité occidentale moderne

Avec la couverture du présent numéro², l'Androcène prend la figure vertigineuse d'un homme qui agit sur une partie du monde située à l'arrière-plan, vers laquelle il se tourne pour observer le résultat de ses manipulations météorologiques. Les écrits écoféministes ont bien souligné l'intérêt de regarder ensemble les rapports sociaux qui conduisent à métamorphoser des êtres humains et la nature en « ressources », à des fins de productivité. Il importe alors d'explorer comment l'appropriation masculine des centres de pouvoir a déterminé les grandes orientations de la modernité industrielle, responsable de la destruction des écosystèmes. Il faut aussi s'interroger sur la manière dont les individus occupant des positions privilégiées perpétuent ces orientations puisque, comme le rappelle Pease dans ce numéro, ces groupes sociaux ont tout intérêt à soutenir les priorités de la modernisation industrielle et l'ordre patriarcal existant.

Le dessin en couverture représente ensuite un homme qui utilise la tempête et les éclairs, allégories de la dévastation, pour modeler le temps. On voit ici à l'œuvre l'idéal de maîtrise et d'externalisation de son environnement (humain et non humain), allié à une puissance destructrice qui ne peut se comprendre sans référence à un idéal de masculinité. La géo-ingénierie et ses procédés démentiels pour faire tomber la pluie par l'ensemencement des nuages ou, au contraire, dissiper ceux qui pourraient assombrir les Jeux olympiques n'est qu'un exemple parmi d'autres de ces « solutions » régulièrement imaginées et mises en application. L'étude des liens concrets entre industries, organisation militaire et agriculture intensive, bien documentés dans les travaux sur l'Anthropocène, nous invite à analyser comment la reproduction ordinaire de l'hubris et de la destruction se traduit au niveau des individus et de leur modèle de masculinité. Il y a en effet des hommes qui ont mis au point et largué les bombes atomiques *Little Boy* et *Fat Man (sic)* sur Hiroshima et Nagasaki ; il y a aussi des hommes qui ont étayé les justifications (militaires, diplomatiques, scientifiques) de cet anéantissement. Il faut de même s'interroger sur le genre des sociabilités qui se nouent lorsqu'un groupe social sacrifie des territoires pour en extraire du minerai, intoxique ou tue pour « sécuriser » l'approvisionnement de « son » pays en combustibles fossiles, tout en promouvant une société du sans-contact. Dans ce numéro, en somme, nous nous attachons ainsi à déterminer ce qui unit, à l'aune du genre, les responsables de l'exploitation forcée de la planète, au risque de la destruction de la possibilité de vivre.

L'Androcène de la couverture, enfin, est représenté par un homme cultivé, qui a l'élégance d'actionner le levier de la pluie et du beau temps

2. Inspirées par le livre de Jim Fleming (2010), nous avons repris pour la couverture de ce numéro le dessin de l'artiste Frederick Siebel ; nous tenons ici à remercier chaleureusement Gretchen Siebel pour sa mise à disposition à titre gracieux de l'œuvre de son mari.

en cravate et qui exerce ce droit de modifier les conditions de vie avec l'assurance que lui confère son statut de scientifique. Une grande partie de la science, à travers les institutions du savoir et les corps d'experts détenteurs du savoir légitime, met à distance la destruction du vivant. En se posant comme médiatrice entre celle-ci et les humains, cette science hors-sol rationalise et contribue à normaliser la dégradation des conditions de vie. Compte tenu de l'influence des rapports sociaux de sexe sur les connaissances scientifiques, on peut considérer que les justifications du système énergétique actuel, mais aussi les réponses proposées face au changement climatique, sont à leur tour patriarcales. L'enjeu du *Grand angle* de ce numéro est de mettre en évidence les logiques de genre qui structurent l'imaginaire techniciste de maîtrise ayant permis l'appropriation, par la destruction, de la nature. Il s'agit alors de les débusquer jusque dans les discours d'expert-e-s critiques sur le changement climatique et au sein même des sciences sociales. À cette fin, on lira ici avec intérêt l'article de Benedikte Zitouni, qui déploie une analyse sur les virilités modernes, en particulier le gentleman savant, cet idéal de l'autorité scientifique désengagée qui prend naissance au XVII^e siècle et oriente la production dominante des savoirs. Revisitant les travaux de Vinciane Despret, de Donna Haraway et d'Isabelle Stengers, qui se sont intéressées au genre des sciences, elle met en évidence les figures alternatives de faire science que proposent ces philosophes : ces figures s'éloigneraient de la pensée binaire objectivante et anthropocentrée et, surtout, comme le soutient Zitouni, considéreraient que « les sciences ont à rendre des comptes des choix qu'elles opèrent et des forces transformatrices qui y sont associées ».

Les réponses managériales, technophiles et scientistes (relevant de l'écomodernisme) face à l'Anthropocène reproduisent la logique qui a créé le problème. Il importe d'examiner les dimensions genrées des solutions envisagées qui consistent bien souvent à gérer l'environnement via des moyens techniques, à compenser telle ou telle dégradation selon un jeu fictif à somme nulle, à numériser la vie sociale, autrement dit à artificialiser les milieux de vie. En somme, cet homme puissant se prétendant aux manettes du devenir du monde pourrait être incarné par Elon Musk, qui représente, comme l'analyse Miriam Tola dans ce numéro, une forme particulière de « masculinité écomoderne ». L'auteure explique en effet comment Musk développe des solutions technologiques « vertes » aux problèmes environnementaux, qui sont source de profit. Il est notamment à l'origine du projet de terraformation de Mars, garantissant une place future à l'homme (blanc) dans l'espace. En même temps, Tola montre que l'entreprise techniciste de Musk ne se situe pas en contradiction avec une forme de « pétro-masculinité » (Daggett, 2018), définie comme une masculinité hégémonique mettant les combustibles fossiles au centre des modes de vie. Il en ressort que la colonisation de l'espace représente un nouveau marché garant de sociétés fondées sur des inégalités de genre, de race et de classe.

Traiter de l'Androcène vise aussi à se placer à l'échelle des individus pour comprendre comment des hommes, par leur socialisation, sont incités à intégrer l'ordinaire du contrôle, de l'expropriation et du saccage, mais également pour cerner leur manière d'œuvrer activement à exclure les femmes des lieux de pouvoir et d'influence. Ainsi, l'article d'Armel Campagne dans le *Grand angle* démontre comment l'élite masculine anglaise du XVI^e au XIX^e siècle a pesé sur les dispositifs juridiques et organisationnels du capitalisme fossile pour déposséder leur mère, leur(s) sœur(s) et leur(s) épouse(s) tant des terres riches en charbon que du contrôle des entreprises qui l'exploitaient; et de même dans l'industrie textile. Il s'agit là d'une analyse historique incarnée du basculement dans une économie carbonée : les dynamiques de construction du patronat industriel sur le temps long exposent clairement les origines structurellement patriarcales du dérèglement climatique. Plus près de nous, l'article de Bénédicte Fontaine analyse les usages de la voiture, ou plutôt des voitures (SUV, voitures de collection, voitures électriques), par des hommes d'un cercle d'affaires bruxellois. Ces usages révèlent les privilèges spatiaux et environnementaux dont ils jouissent. En particulier à travers les significations que les membres du cercle accordent à la voiture électrique, l'auteure examine leur vision écomoderne du capitalisme, autrement dit comment ils conçoivent l'adaptation de leur mobilité et de leur entreprise, quoi qu'il en coûte, à l'accélération du quotidien et de la croissance.

Même si nombre d'hommes sont socialisés à adopter ces idéaux normatifs de l'appropriation et de la destruction, et même s'ils bénéficient tous, peu ou prou, des dividendes du patriarcat, ces dividendes ne sont pas bien partagés entre les hommes (Connell, 1995). Les hommes occupent en effet différentes positions dans les systèmes de domination, en particulier néocolonialiste et capitaliste, qui interagissent avec le sexisme et qui les construisent comme plus ou moins dominants ou subalternes. Si le patriarcat, avec ses injonctions masculinistes, est associé à des hommes blancs hétérosexuels de milieux privilégiés et d'âge moyen qui valorisent des attributs tels que la force, l'agressivité, la compétition, le succès ou le contrôle, en réalité, très peu d'hommes parviennent à atteindre les idéaux de la masculinité hégémonique patriarcale. Le patriarcat a en outre un coût gigantesque : il génère de la violence – sur soi et sur autrui – et des humiliations ; il restreint le champ des possibles, notamment sur le plan émotionnel ; et il entraîne des contradictions et des tensions internes importantes.

Par ailleurs, comme l'atteste une littérature croissante en études des masculinités, les hommes ont une marge de manœuvre par rapport à ces injonctions, certains d'entre eux cherchant à s'éloigner des idéaux normatifs associés aux masculinités dominantes en se réinventant en tant qu'hommes et en insufflant le changement (Pease, 2010 ; Bachmann, en préparation). Ainsi, en cherchant à rendre visible la dimension genrée de l'Anthropocène, ce numéro vise également à soutenir des processus de conscientisation et des pistes de changement. Examinant la masculinité hégémonique sous-jacente

aux politiques environnementales dominantes, l'article de Pease décortique les manières dont certains hommes, notamment dans l'ingénierie, se lancent dans la mouvance « écomasculiniste » contemporaine : leurs élans environnementaux actualisent sous des espoirs de rédemption les valeurs virilistes de compétitivité, de certitude et de contrôle de la nature, dans un monde conçu pour exclure les groupes dominés ainsi que les attitudes dites féminines de détresse, de vulnérabilité, de douceur et de soin. Nul doute, dès lors, que les pratiques écologiques exigent de s'attaquer aux identités de genre, pas seulement du côté de ceux dotés d'un pouvoir institutionnel ou à la tête des groupes industriels, mais aussi de dénoncer les façons ordinaires pour nombre d'hommes d'intérioriser un sens aigu du contrôle – et de l'auto-contrôle –, un rapport distancé au monde (tant social que « naturel », si l'on peut dire) et des dispositions à exploiter le vivant³.

La focale portée dans ce *Grand angle* sur le genre de l'Anthropocène – l'Androcène – invite alors à ancrer le débat dans les enjeux de la socialisation différenciée et des idéaux de la masculinité du système patriarcal. Il s'agirait, à l'avenir, de faire des instances de socialisation à la destruction et de la mise à distance d'autrui un objet d'étude en soi, à questionner et à dépasser. Il importe en effet de regarder à qui il est permis de détruire et ce qu'il est permis de détruire. Au-delà de s'émouvoir de la manière dont on habitue les petits garçons à « jouer » à la guerre, prend-on la mesure de ce qu'implique à l'échelle de nos vies leur apprentissage du non-soin (*care*) des autres et des choses ? Alors que prospère l'extractivisme (minier, des données, etc.), comment pourrait-on plutôt les inciter à ne plus voir comme une marque de distinction sociale la réduction de la nature et d'une partie de l'humanité à un ensemble de ressources exploitables ? ■

Note sur quelques ouvrages de référence de langue anglaise

Pour qui veut prendre connaissance de la riche littérature anglophone sur les rapports entre genre et environnement, le *Routledge Handbook of Gender and Environment*, édité par Sherilyn MacGregor (2017), représente une référence indispensable. On y trouve des entrées sur de multiples aspects de ces rapports : histoire et fondements de la problématique, approches théoriques diverses, analyses des politiques et pratiques militantes, prises de position prospectives, ainsi qu'une bibliographie exhaustive. Du côté des études de la masculinité (*Men and masculinity studies*), perspective indispensable à ce numéro de *NQF*, deux ouvrages collectifs sont à signaler : *Eco-man : New perspectives on masculinity and nature*

3. Ce numéro présente, dans la rubrique *Collectifs*, un exemple de lutte menée contre le pouvoir tant institutionnel qu'ordinaire qui tient l'industrie nucléaire, soit l'un des « monstres du patriarcat » selon le collectif Les Bombes Atomiques.

(Allister, 2004) et *Men, masculinities and disaster* (Enarson & Pease, 2016), ainsi que les nombreux articles de revues scientifiques et grand public qui y sont référencés. Moins académique mais tout aussi riche, le recueil d'articles publié par le Rachel Carson Center for Environment and Society, «Men and Nature. Hegemonic masculinities and environmental change» (MacGregor & Seymour, 2017), disponible en ligne.

Ces écrits combinent des réflexions théoriques avec des analyses des normes de la masculinité qui caractérisent les hommes des élites occidentales depuis le début de la modernité. À titre d'exemple, signalons l'excellente analyse des zoologues à l'époque victorienne, qui construisent des relations émotionnelles avec les espèces qu'ils observent (et chassent !), en même temps qu'ils se contorsionnent pour mettre à distance ces émotions et garder ainsi l'image de scientifiques sérieux, imperméables aux relations interspécifiques qui pourtant les affectent (Abberly, 2017). Autre exemple, le livre précurseur de Jim Fleming (2010) portant sur les interventions atmosphériques massives imaginées par les ingénieurs du climat, qu'il qualifie de façon espiègle, à la suite de Henrich, Heine et Norenzayan (2010), de «Western, Educated, Industrialized, Rich, and Democratic (WEIRD) males, with superman complexes» (Fleming, 2017 : 23).

Références

- Abberly, Will (2017). «The love of the chase is an inherent delight in man»: Hunting and masculine emotions in the Victorian zoologist's travel memoir». In Sherilyn MacGregor et Nicole Seymour (éds), «Men and Nature. Hegemonic masculinities and environmental change». *RCC Perspectives: Transformations in Environment and Society*, 4, 61-68.
- Allister, Mark (éd.) (2004). *Eco-man. New perspectives on masculinity and nature*. Charlottesville/Londres : University of Virginia Press.
- Angeli Aguiton, Sara (2018). «Fortune de l'infortune. Financiarisation des catastrophes naturelles par l'assurance». *Zilsel. Science, Technique, Société*, 2 (4), 21-57.
- Bachmann, Laurence (en préparation). *Des hommes réinventés. S'éloigner du patriarcat par le développement personnel et les sciences sociales*.
- Bonneuil, Christophe et Jean-Baptiste Fressoz (2013). *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris : Seuil.
- Carson, Rachel ([1962] 1968). *Le Printemps silencieux [Silent Spring]*. Paris : Plon.
- Connell, Raewyn (1995). *Masculinities*. Sydney : Allen & Unwin.
- Daggett, Cara (2018). «Petro-masculinity: Fossil fuels and authoritarian desire». *Millennium: Journal of International Studies*, 47 (1), 25-44.
- Denton, Fatma (2002). «Climate change vulnerability, impacts and adaptation: Why does gender matter?». *Gender and Development*, 10 (2), 10-20.
- Di Chiro, Giovanna (2017). «Welcome to the White (M)Anthropocene? A feminist-environmentalist critique». In Sherilyn MacGregor (éd.), *Routledge Handbook of Gender and Environment* (pp. 487-505). Londres/New York : Routledge.
- Eaubonne, Françoise d' ([1974] 2020). *Le féminisme ou la mort*. Paris : Le passager clandestin.
- Enarson, Elaine et Bob Pease (éds) (2016). *Men, masculinities and disaster*. Londres/New York : Routledge.
- Fleming, Jim (2010). *Fixing the sky: The checkered history of weather and climate control*. New York, NY : Columbia University Press.
- Fleming, Jim (2017). «Excuse us, while we fix the sky: WEIRD supermen and climate engineering». In Sherilyn MacGregor et Nicole Seymour (éds), «Men and Nature. Hegemonic masculinities and environmental change» *RCC Perspectives: Transformations in Environment and Society*, 4, 23-28.

- GIEC – Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat: Katharine E. Vincent, Petra Tschakert, Jon Barnett, Marta G. Rivera-Ferre et Alister Woodward (2014). «Cross-chapter box on gender and climate change». In *Climate change 2014: Impacts, adaptation, and vulnerability. Part A. Global and sectoral aspects. Contribution of working group II to the fifth assessment report of the intergovernmental panel on climate change* (pp. 105-107). Cambridge/New York : Cambridge University Press.
- Haraway, Donna (2015). «Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making kin». *Environmental Humanities*, 6, 159-165.
- Henrich, Joseph, Steven J. Heine et Ara Norenzayan (2010). «The WEIRD people in the world?». Working paper series of the German Data Forum (RatSWD), 139.
- Larrère, Catherine (2015). «La nature a-t-elle un genre? Variétés d'écoféminisme». *Cahiers du Genre*, 59 (2), 103-125.
- MacGregor, Sherilyn (2010). «“Gender and climate change”: From impacts to discourses». *Journal of the Indian Ocean Region*, 6 (2), 223-238.
- MacGregor, Sherilyn (éd.) (2017). *Routledge Handbook of Gender and Environment*. Londres et New York : Routledge.
- MacGregor, Sherilyn et Nicole Seymour (éds) (2017). «Men and Nature. Hegemonic masculinities and environmental change». *RCC Perspectives: Transformations in Environment and Society*, 4. En ligne: [<http://www.environmentandsociety.org/perspectives/2017/4/men-and-nature-hegemonic-masculinities-and-environmental-change>].
- Malm, Andreas (2017). *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*. Paris : La Fabrique.
- ONU (PNUD) (2010). «Millennium development goals and climate change adaptation. The contribution of UNDP-GEF Adaptation initiatives towards NDG3 [Promote gender equality and empower women through climate change adaptation]». En ligne: [https://web.archive.org/web/20140326164057/http://www.gender-climate.org/Content/Docs/Publications/30_UNDP_GEF_MDGi2.pdf].
- ONU Femmes (2016). *Gender dimensions of vulnerability to climate change in China*. En ligne: [<https://www2.unwomen.org/-/media/field%20office%20eseasia/docs/publications/2016/12/deliverable%207-english.pdf?v=1&t=20161208T095438>].
- Pease, Bob (2010). *Undoing privilege: Unearned advantage in a divided world*. Londres : Zed Books.
- Pruvost, Geneviève (2019). «Penser l'écoféminisme. Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire». *Travail, genre et sociétés*, 42 (2), 29-47.
- Terry, Geraldine (2009). «No climate justice without gender justice: An overview of the issues». *Gender and Development*, 17 (1), 5-18.
- Tsing, Anna ([2015] 2017). *Le champignon de la fin du monde*. Paris : La Découverte.